

MACHINISME ET PELAGIANISME

Jean BRUN

*On respecte en Jean BRUN, professeur émérite à l'Université de Bourgogne (Dijon), l'un des philosophes majeurs de notre temps. Après avoir accordé son concours oral régulier à la Faculté de Théologie Evangélique, il offre aux lecteurs de **Fac-Réflexion** une étude exemplaire : elle décèle dans la prolifération technologique, qu'on méprend trop souvent pour un phénomène neutre et superficiel, une signification radicale – religieuse.*

Ce brillant article pourrait servir d'introduction à tout un pan de l'œuvre brunien, avec les thèmes du futurisme, du Grand Être social, de l'extase, des masques et de la nudité. Et de la Grâce, en contrepoint.

La machine a beaucoup plus qu'une histoire qui relèverait simplement de celle de la technique, elle possède une biographie dans la mesure où l'homme ne l'a pas seulement fabriquée pour faire d'elle sa servante, mais où il l'a conçue pour qu'elle devienne sa compagne, sa maîtresse, voire sa déesse ; car désirs et phantasmes sont tout autant, sinon davantage les véritables mobiles et moteurs du machinisme que ne le sont les besoins vitaux ou les diverses théories scientifiques.

Paul Valéry soulignait que « nous sommes une espèce zoologique qui tend d'elle-même à faire varier son domaine d'existence »⁽¹⁾ ; précisant que chacun de nos rêves est dirigé contre quelque-une des conditions initiales de notre vie, il montrait que l'homme avait travaillé à faire pénétrer ses rêves dans le réel : agir à distance, transmuter les métaux, se déplacer dans des milieux interdits à notre espèce, parler, voir, entendre d'un bout du monde à l'autre, aller visiter les astres, furent autant de rêves qui contenaient en eux tout un programme que l'homme s'efforça d'arracher à l'impossible pour le faire entrer dans le domaine du possible puis dans celui de la réalité⁽²⁾.

Il faudrait donc réécrire l'histoire des techniques pour montrer qu'elle ne relève nullement d'un progrès de la conscience qui serait parallèle à un progrès de la science, mais qu'elle appartient à cet ordinateur sombre, à ce fonds obscur, qui se trouve au cœur de l'homme et que les « Lumières » prétendent dissiper alors qu'elles en sont issues.

Les machines sont à la fois les filles et les mères de phantasmes métaphysiques.

Les machines sont, en effet, à la fois les filles et les mères de phantasmes métaphysiques ; elles ne sont pas seulement des projections organiques mises au service d'une tactique de la vie, elles font avant tout partie de la stratégie de l'existence qui tente de se libérer de sa propre essence afin de faire surgir un nouvel être. Sociologues et hommes politiques promettent toujours que, grâce à l'application de leurs programmes, ils feront naître dans l'histoire un Homme total qui n'aura plus rien de commun avec le penseur parcellaire de naguère ; quant aux biologistes, ils se livrent à des manipulations sur la cellule afin de fabriquer un mutant qui franchirait les bornes spécifiques de l'humanité. Aujourd'hui on célèbre les travaux des uns et des autres, mais l'on n'est pas attentif au

(1) Paul Valéry, *Variété*, Extrait d'une conférence donnée à l'Université de Zurich le 15 novembre 1922 (Gallimard : Paris, 1924), p. 36.

(2) Paul Valéry, *op. cit.*, pp. 33-36.

projet ontologique infiniment puissant qui se trouve à l'origine et au cœur du développement du machinisme.

La fonction utilitaire de la machine n'en est que la face diurne, il importe d'en mettre au jour la fonction onirique ; car l'homme lui demande d'ouvrir les voies capables de le conduire au-delà de sa condition, c'est pourquoi il lui confie inconsciemment une véritable mission eschatologique. Mission dont la ruse consiste à se présenter comme une bienfaitante application du savoir rationnel. Car, de la machine l'homme attend beaucoup plus que du plaisir ou du confort, grâce à une transformation du réel, il en attend une métamorphose de lui-même, capable de le promouvoir au rang d'un demiurge tout-puissant et autocréateur. Dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel a voulu peindre une immense fresque de la genèse de l'Absolu ; dans *Les Ages du monde*, Schelling a cherché à nous faire assister à la « généalogie du temps » ; on pourrait dire que derrière la biographie de la machine se cache l'ambition de Prométhée et de Faust de fabriquer ce que Goethe appelait « les mères de l'être ».

La première mission confiée aux machines fut celle de la conquête de l'espace. Le véritable moteur de telles machines n'est pas le moteur à vapeur ni le moteur à explosion, leur véritable moteur est le désir de l'homme de parvenir à une quasi-ubiquité brisant la cage spatiale dans laquelle chaque sujet est enfermé. C'est pourquoi, dès 1909, les futuristes chantèrent la « religion-morale de la vitesse » et les machines qui la fondaient : locomotives, voitures de courses, avions, permettaient de franchir des distances de plus en plus grandes dans des temps de plus en plus courts. Si bien que Marinetti n'hésite pas à dire que l'espace et le temps sont morts hier et que la machine nous a libérés de leurs licous ; ici les moyens de transports sont mis au service des sens ou de l'imagination et non au service de déplacements à motivations utilitaires. L'espace dont les futuristes demandaient à la machine de nous affranchir n'est autre que l'espace existentiel dans lequel chacun d'entre nous, en tant qu'être-dans-le-monde, se trouve plongé ; un tel champ n'est pas seulement un cadre, ni un milieu, ni un environnement, il est le domaine de la présence même de l'existant. Les machines que nous construisons pour réduire cet espace à une peau de chagrin constituent autant de points d'appui grâce auxquels nous essayons de nous soulever au-dessus de nous-mêmes.

Dès 1909, les futuristes chantèrent la « religion-morale de la vitesse ».

Il faut cependant aller plus loin. Le désir d'ubiquité, conférant aux machines la mission d'explorer et de conquérir l'espace, se prolonge et se renforce dans un désir de trouer l'espace de la terre à laquelle l'homme est rivé par la pesanteur. Pesanteur physique qui lui interdit de parcourir autre chose que le sol de sa planète natale, pesanteur ontologique au nom de laquelle il parle du poids de l'existence et de la pesanteur de la vie. Si bien que l'état d'apesanteur que connaissent aujourd'hui les cosmonautes fait figure d'une sorte de grâce impliquant la rupture du cordon ombilical rattachant à l'homme à son être-dans-le-monde. En ce sens, le véritable père de l'aviation est bien Icare et non celui qui parvint à faire voler un appareil plus lourd que l'air.

Si bien que l'état d'apesanteur que connaissent aujourd'hui les cosmonautes fait figure d'une sorte de grâce.

Icare ressemblait, en effet, au Zarathoustra de Nietzsche qui proclamait qu'il était « prêt à voler et impatient de s'envoler », qu'il tenait de l'oiseau et qui déclarait : « Celui qui un jour apprendra à voler aux hommes aura déplacé toutes les bornes ; pour lui, les bornes mêmes s'envoleront en l'air »⁽¹⁾. Mais, bien significativement, Icare, qui voulut conquérir la verticalité et

(1) F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « De l'esprit de lourdeur ».

s'évader du labyrinthe existentiel dont celui de Crète n'était qu'une image, finit par connaître la chute, alors que son secret désir avait été de s'en délivrer en conquérant le ciel. C'est ici que vont surgir les spéculations de tous ceux qui chercheront dans le Grand Etre social l'irremplaçable machinerie capable de réussir là où Icare solitaire avait échoué.

Notre civilisation occidentale, héritière d'Athènes, de Rome et de Jérusalem, reposait sur la notion de personne humaine, sur le respect et l'amour dus à celle-ci en tant que créée à l'image de Dieu. Cette personne constituait le seul être réel face aux « universaux » sociaux auxquels elle appartenait en tant qu'individu. Aujourd'hui, au contraire, après Comte, Feuerbach, Marx, les structuralismes et les systèmes totalitaires de gauche ou de droite, la personne est considérée comme une abstraction dont il importe de dénoncer les prestiges, comme un faux être-là, comme un lieu et non comme un sujet. En revanche, tous ces universaux modernes que sont devenus la classe, la race, le parti, l'Etat ou la structure sont tenus pour les seules réalités concrètes, réalités concrètes devant lesquelles la personne doit s'effacer pour se *résoudre* en elles.

De là sont nées ces idolâtries du collectif, ces socialisations de Dieu, ces divinisations du social, ces anthropologisations du Christ qui caractérisent notre monde contemporain. Réduit à des maladies économique-sociales, le mal s'y appelle désormais aliénation. La cité devient alors le Grand Thérapeute et le Grand Rédempteur qui assurent le salut de ceux qui la composent. En ce sens, la politique constitue l'ensemble des techniques que les hommes exercent sur eux-mêmes par l'intermédiaire du Grand Etre conceptuel, baptisé Société, technique animée par des phantasmes qui débouchent souvent dans des politiques-fictions ou dans des utopies présentées sous forme de théories rigoureusement scientifiques.

La cité devient le Grand Thérapeute et le Grand Rédempteur qui assurent le salut de ceux qui la composent.

De telles précautions eurent des prolongements capitaux dans l'architecture et dans l'urbanisme. Il fallait, en effet, que la Cité devînt le berceau, puis la demeure de ce concept absolument général baptisé : Homme Total, forme moderne du Nouvel Adam. On voulut donc en finir avec l'architecture de style, avec le souci d'harmoniser les constructions et le paysage, avec le culte de l'ornement, bref avec l'architecture animée par un individualisme aliéné faisant de la maison une œuvre d'art remarquable par ses formes. Désormais, l'architecture devait donner naissance à un urbanisme chargé de donner à l'Homme Nouveau une habitation collective. A la cité-place-forte du Moyen-Age, à la ville-musée de la Renaissance, on voulut substituer la Cité politico-scientifique, investie d'une mission socio-ontologique : la refonte de l'essence de l'homme et le surgissement du Grand Etre collectif. La Cité devait remodeler les individus, les fondre dans son creuset, les façonner dans ses forges, jusqu'à ce que naisse le Nouvel Adam rationnel et pur. La cité devient ainsi la maternité, la clinique, l'école et la demeure du Grand Etre social. Finalement, l'urbanisation se présenta comme une sorte de machinerie ontologique et salvatrice chargée de désaliéner l'homme pour lui imposer des rythmes de vie rédempteurs.

C'est pourquoi les socialismes qualifiés d'utopiques virent dans l'architecture un ensemble de procédés utilisables pour fabriquer l'*homo socius*. Telles furent les prétentions du *phalanstère* de Charles Fourier, du *familistère* de Guizot, des théories d'Owen et de Cabet⁽²⁾ ou de la cité-jardin d'Evenezer Howard⁽¹⁾. Les futuristes se penchèrent également sur la question ; Antonio Sant'Elia lança l'idée d'une *Citta Nuova*, Boccioni rédigea un *Manifeste de l'architecture futuriste*, Virgilio Marchi, Prampolini et Marinetti proclamèrent leur désir d'en finir avec l'architecture passéiste ; tous

(2) Sur ces problèmes, cf. Giedion, *Space, Time and Architecture* (London, 1954) ; Françoise Choay, *l'Urbanisme, utopies et réalités* (Paris, 1965).

(1) Evenezer Howard, *Town Planning and Practice* (1903).

voulurent concilier la commodité pratique et le lyrisme d'un drame énergétique, faire surgir un cosmos architectural digne de ce règne de la machine qui nous ouvre de nouveaux horizons en montrant d'« inconnus paysages mécaniques »⁽²⁾ ; à tel point que Marinetti voulait raser tous les monuments de Venise pour les remplacer par des usines.

Des architectes suédois contemporains veulent supprimer la salle à manger.

Quant aux révolutionnaires russes, ils virent dans l'urbanisme une machinerie capable de refaire toutes les infrastructures et, par voie de conséquence, toutes les superstructures de l'univers social ; univers d'où devait naître et où devait habiter l'Homme Nouveau scientifiquement défini et produit par le matérialisme historique. L'intention de ces architectes était claire : ils voulaient reconstruire les façons de vivre pour faire surgir un mode de vie socialiste. Les cités socialistes seront ainsi composées de « maisons-communes », de « quartiers-communs », les chambres à coucher auront des surfaces minimales afin de laisser la place aux locaux dans lesquels se déroulera la vie sociale⁽³⁾.

C'est pourquoi, en U.R.S.S., l'*Association des nouveaux architectes* (ASNOVA), puis l'*Union des architectes urbanistes* (ARU) qui lui succéda, étaient composées d'architectes qui voyaient dans l'architecture un puissant moyen pour organiser et éduquer les masses⁽⁴⁾. Ces architectes dénoncent fort explicitement l'architecture définie comme un art visuel où les formes procurent des émotions esthétiques ; ils proclament que l'architecture doit se mettre au service de l'aménagement socialiste du territoire et d'une organisation des phénomènes sociaux dans l'espace.

Dès lors, la Cité devient l'atelier où se façonne le concept d'Homme Nouveau, le laboratoire où travaillera le Grand Etre collectif, le champ social et socialiste où cet Etre en expansion se consacrera à son autocréation permanente et où il sera « sauvé » de toute aliénation. La fameuse Cité Radieuse de Le Corbusier⁽⁵⁾ n'avait pas d'autre but.

La ligne de force où opère la machine dévoreuse d'espace et celle où travaille l'appareil politico-social sont animées par un même souci qui les rend convergentes. L'une et l'autre visent, en effet, à dénoncer tout ce qui pourrait ressembler à un malheur radical de la conscience, car celui-ci serait un obstacle sur la voie royale chargée de conduire l'homme jusqu'à l'extase de lui-même.

Telle est la raison pour laquelle ces deux lignes de force débouchèrent sur une entreprise qui, pour étrange qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins significative : la construction d'une Cité machinée, dévoreuse d'espace, et s'envolant vers un au-delà cosmique. Swift en avait déjà eu l'idée lorsqu'il avait décrit la ville volante de *Laputa*. Le même projet, auquel on se soucia d'apporter tout le sérieux des démonstrations scientifiques, fut repris par l'architecte soviétique Goergij Krutikov (1899-1958) et présenté à Moscou, en 1928, sous forme d'une thèse soutenue devant le VHUTEIN⁽¹⁾. Krutikov était un élève de Ladovskij qui, plus tard, devait concourir pour des projets

(2) Formules d'Enrico Prampolini, in *Giovanni Lista, Futuristie, Manifestes, documents, proclamations* (Lausanne : L'Age d'homme, 1973), p. 240.

(3) Des architectes suédois contemporains veulent supprimer la salle à manger dans les appartements modernes afin d'y empêcher les retrouvailles de la famille et d'obliger chacun à prendre ses repas dans le réfectoire collectif de l'immeuble.

(4) Cf. L.M. Kaganovitch, *L'urbanisme soviétique, la Réorganisation socialiste de Moscou* (Paris : Bureau d'éditions).

(5) On oublie trop souvent que Le Corbusier et Lurçat, tant vantés en France, participèrent activement aux plans et aux travaux des architectes soviétiques de l'époque, à tel point que A. de Senger vit dans Le Corbusier « le cheval de Troie du bolchévisme ».

(1) VHUTEIN : *Institut supérieur d'art et technique*, tel est le titre que, en 1927, avait pris le VHUTEMAS, c'est-à-dire l'*Atelier supérieur d'art et technique*, école ouverte en 1920. Dans un ordre d'idée assez voisin, il faut rappeler que

de palais de la culture, de théâtres, d'écoles, de stations de métro, de plans de villes socialistes, etc. Songeur, timide et modeste, détaché de la réalité immédiate, ce fils d'instituteur reprochait à l'architecture son statisme sclérosé et sclérosant ; pour lui, l'architecture des villes devait s'articuler en structures mobiles.

Une machine volante ou ornithopterix, baptisée Letatlin... symbolisait la volonté de quitter la surface des choses.

Il en vint ainsi à penser qu'il fallait rendre mobile la cité tout entière et qu'il serait juste d'arracher les habitants à leurs maisons ancrées dans le sol pour les enlever dans l'atmosphère. Cet habitat en l'air reflétait, selon lui, « le désir de l'homme de s'élever au-dessus de la terre ». Restait naturellement le problème de découvrir une énergie capable de transporter une ville dans l'espace ; mais de façon quasi prophétique, Krutikov, dès 1928, pensa à l'énergie atomique : « L'énergétique est au seuil d'une révolution qui se fera quand on aura découvert les possibilités de mettre à profit l'énergie nucléaire ». Krutikov avait illustré sa thèse de nombreux tableaux, plans et schémas destinés à édifier le lecteur et à provoquer l'enthousiasme de celui-ci. La soutenance eut lieu fort paisiblement devant une salle comble où s'entassaient les curieux ayant eu vent du projet. Krutikov s'entendit seulement demander comment, dans cette ville volante, serait résolu le problème des égouts et des canalisations ; il répondit qu'il avait travaillé pendant quinze ans à son plan et que les progrès de la science permettraient de résoudre le problème des égouts dans un avenir tout proche⁽²⁾.

Ainsi donc, le rêve d'Icare se trouvait adapté et renforcé. Il était adapté car, désormais, il ne s'agissait plus de donner le moyen de voler à un individu, mais à l'Être social tout entier et à la cité qu'il habitait. Il était renforcé par les progrès du machinisme et par les espoirs mis en la science.), qui, fille des mythes, est devenue, avec l'histoire et la politique, un des plus puissants facteurs mythogènes de notre temps.

Une Island City, un vaisseau-sperme, baptisé Terra II.

Une même aventure, bien qu'envisagée selon un point de vue radicalement différent, nous a été récemment proposée dans *Graine d'astre* par Timothy Leary, le chantre du LSD et l'auteur de la *Politique de l'extase*. Timothy Leary est très explicite : « Il est temps pour la vie de quitter la planète-mère et d'apprendre à marcher dans les étoiles »⁽³⁾. C'est pourquoi il demande que l'on construise une *Island City*, un vaisseau-sperme, baptisé *Terra II*. Cette *Terra II* sera une sphère de deux kilomètres de diamètre, habitée par 5000 habitants, et se déplacera à la vitesse de la lumière ; Leary donne de nombreux détails techniques sur la construction de cette ville-étoile qui est une sorte d'Arche de Noé socio-machinée.

Ici, ce n'est pas à la cité où habite l'hyperorganisme social que sont demandés l'intégration et le dépassement de l'existence individuelle, mais à la Vie d'où nous sommes issus et qui, nous assure-t-on, est venue du fond du cosmos. Il faut « donc » nous réintégrer à cette Vie primordiale en entreprenant le voyage de retour : « Toute la Vie sur votre planète est unité. Toute vie doit retourner

Vladimir Tatlin, célèbre pour son *Monument à la III^e internationale*, voulut glorifier le désir de l'homme de s'élever au-dessus de la terre en construisant une machine volante ou ornithopterix, baptisée *Letatlin*, elle symbolisait la volonté de quitter la surface des choses, de s'éloigner de l'individuel pour s'élancer vers l'universel ; cette machine volante, qui commença d'être mise en chantier, devait être mue uniquement par la force humaine et reposait sur le principe des ailes battantes de l'oiseau.

(2) Sur Krutikov, cf. O.S. Han-Magomedov, « Georgij Krutikov, Projet de ville volante », extrait de *Dekorativnoe Iskusstvo*, n° 1 (1973), trad. Française in *Cahiers du Musée national d'Art moderne*, n° 2 (Centre Georges Pompidou : 1974), pp. 241s.

(3) Timothy Leary, *Graine d'astre* (Riscle : Editions Cosmose, 1979), p. 79.

à son point de départ et revenir *chez elle* »⁽¹⁾. Nous devons ainsi quitter cette terre pour revenir au véritable pays natal, pour retrouver le Réseau galactique où nous attendent nos parents interstellaires et pour entrer en contact avec l'Intelligence supérieure.

Par conséquent, le rôle d'hyperorganisme n'est joué ici ni par la société ni par la ville, mais par le vaisseau spatial considéré comme un corps dont l'équipage est le système nerveux et chaque membre de cet équipage un neurone. Nous sommes bien en présence d'une « alchimie humaine du voyage » et « notre seule mission est de faire l'amour à la Vie elle-même »⁽²⁾. Leary pense qu'un vaisseau spatial pourrait utiliser les trous noirs qui sont peut-être des raccourcis dans l'espace-temps universel, ou des « portes d'entrée à de lointaines galaxies et à de lointaines époques »⁽³⁾

Il est à peine besoin de noter que les idées de Swift, de Krutikov et de Timothy Leary sont aujourd'hui devenues les lieux communs d'ouvrages de science-fiction à grands tirages, de bandes dessinées et de films que le cinéma et la télévision offrent à un public toujours avide d'assister aux aventures de cosmonautes vivant dans des stations spatiales projetées dans les espaces intergalactiques. On va même jusqu'à proposer de transformer la terre elle-même en une gigantesque fusée propulsée dans le cosmos.

Ainsi donc il a été demandé à la machine d'ouvrir non seulement les portes de l'espace, voire celles du temps, mais même celles de l'être. Prométhée et Faust ont attendu des machines qu'elles brisent les cadres spatio-temporels de l'existence et qu'elles conduisent vers un Au-delà situé dans un futur dont le présent se rapprocherait à grands pas.

Nous vivons dans un pélagianisme où le salut se fait par la technique.

L'homme exige de la technique non seulement des « machines à vivre », selon une formule publicitaire devenue courante, mais des machines à extase grâce auxquelles il espère pouvoir se libérer de son essence et de sa condition. Nous vivons dans un pélagianisme où le salut se fait par la technique ; « Mutez ! »⁽⁴⁾ est ainsi le nouvel impératif catégorique de l'homme qui rêve d'un *ailleurs* libérateur et d'une migration extra-terrestre. Les nouveaux Christophe Colomb ne partent plus en quête de la découverte du Paradis terrestre, ils sont aujourd'hui animés d'intentions démiurgiques. Archimède, qui affirmait qu'il pourrait soulever la terre si on lui donnait le levier nécessaire, pense désormais qu'il a trouvé dans la machine ce qui lui permettrait de délivrer Atlas du fardeau sous lequel il ployait.

Or Nietzsche, qui voulait pourchasser même l'ombre de Dieu et qui annonçait la venue du Surhomme, gémit toujours :

Qui es-tu ?... Qu'as-tu fait ? Repose-toi ici, ce lieu est hospitalier à tous, délasse-toi. Et qui que tu sois, dis-moi ce qui pourrait te plaire, dis ce qui pourrait servir à ton délassement. Tu n'as qu'à parler ; ce que j'ai je te l'offre. – Délassement, délassement, ô curieux, qu'as-tu dit ? Donne-moi, je t'en prie, donne-moi... – Quoi donc ? Un autre masque, un second masque !⁽⁵⁾.

Machines et société sont autant de masques que l'homme se compose ; mais derrière eux, demeure la nudité tragique de son visage ; dans ses laboratoires, dans ses usines et dans ses cités, l'homme demeure nu, attendant le Message qu'aucune machine, qu'aucune collectivité ne pourra écrire. Car, comme le disait Dostoïevski : « Ici sur cette terre, tout commence, mais rien ne

(1) T. Leary, *op. cit.*, p. 79.

(2) T. Leary, *op. cit.*, p. 203.

(3) T. Leary, *op. cit.*, p. 198.

(4) T. Leary, *op. cit.*, p. 80.

(5) F. Nietzsche, *Par-delà le Bien et le Mal*, par. 278, traduction de Geneviève Bianquis.

« Machinisme et Pélagianisme », *Fac-réflexion* n° 23 – mai 1993, pp. 4-12 de la revue
La pagination présente ne correspond pas à celle de la revue

s'achève ».

Jean BRUN